

ODILE BENOIST-LUCY,
MICHÈLE AGNIEL

Entretiens avec Sophie Carquain

Nous étions Résistantes



75 ans après, elles racontent

ALISIO

Témoignages & Documents

Nous étions Résistantes

*« Nous voulons toutes croire que nous survivrons,
que nous sortirons bientôt de cet enfer, que les nazis
perdront la guerre et que nous pourrons raconter au monde
entier ce que nous avons vu, ce que nous avons subi... »*

17 juin 1940. Les ondes diffusent encore la parole du maréchal Pétain que déjà certains Français décident de « faire quelque chose ».

Fille de militaire, Odile Benoist-Lucy entre en Résistance à 19 ans, délivrant avec sa sœur des messages engagés sur les murs de Paris et de Saint-Germain-en-Laye. Arrêtée et condamnée à mort, elle voit sa peine commuée en travaux forcés et est déportée dans des prisons allemandes au gré d'un périple inhumain.

Michèle Agniel rejoint la Résistance dès l'âge de 14 ans. Elle commence par transporter des tracts dans son cartable de collégienne avant d'intégrer avec sa famille un réseau d'évasion, et de convoier des aviateurs alliés. Arrêtée, internée à Fresnes, elle est déportée à Ravensbrück avec sa mère le 15 août 1944.

Dès leur retour en France à la Libération, Odile et Michèle décident d'œuvrer au devoir de mémoire. Elles font aujourd'hui partie des dernières Résistantes à pouvoir encore témoigner et nous livrent dans cet ouvrage le récit croisé de leurs combats et de leurs épreuves.

Écrivain, journaliste et scénariste, **Sophie Carquain**, est l'auteure de nombreux ouvrages, dont *Trois filles et leurs mères* et *Le Roman de Molly N.* aux éditions Charleston, *J'aimerais te parler d'elles* (Albin Michel Jeunesse), et *Simone de Beauvoir, une jeune fille qui dérange* (Marabulles). Des livres qui évoquent à leur manière la liberté des femmes. Elle est fille de Résistant.

ISBN 978-2-37935-111-2



9 782379 351112

18 euros
Prix TTC France

ALISIO
Témoignages & Documents

Rayon : Témoignages, Histoire

Nous étions
Résistantes

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

Suivi éditorial : Judith Vernant

Relecture-correction : Audrey Peuportier

Design de couverture : Célia Cousty

Images de couverture : © Michèle Agniel, coll. privée /

© Odile Benoist-Lucy, coll. privée.

Maquette : Sébastienne Ocampo

© 2020 Alisio,

une marque des éditions Leduc.s

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris

ISBN : 978-2-37935-111-2

Odile Benoist-Lucy
et Michèle Agniel

avec Sophie Carquain

Nous étions Résistantes

ALISIO

Témoignages & Documents

*À Papa, pour ton énergie, ton courage
et ton goût pour la vérité.*

*À Maman, pour ton courage et ta tendresse,
toi qui es partie le 3 janvier 2020 – au tout début
de l'écriture de ce livre.*

Merci de nous avoir montré le chemin.

« Je ne crois pas à l'ange libérateur. Je crois à des forces invisibles, et je crois à la chance, à la part de hasard qui les fait se rencontrer. »

Valentine Goby, *Kinderzimmer**

* Actes Sud, 2013

« Dans mon cœur il est une étoile
Qui m'inonde de ses rayons
Elle brille dans mes yeux pâles,
Et rutille sous mes haillons [...]
C'est l'espoir que mon âme cache »

Germaine Tillion, « Chant de l'Espoir »,
extrait du *Verfügbar aux Enfers*, une opérette
à Ravensbrück, à l'automne 1944.

Avant-propos

par Sophie Carquain

UN HASARD, DEUX RENDEZ-VOUS,
UNE SÉRIE DE SIGNES...

J'ai hésité à l'écrire, ce livre...

Après la publication de mon dernier roman, en janvier 2020*, je souhaitais enchaîner sur une autre fiction. J'étais prête à me confiner dans ma bulle, et je m'apprêtais à jouer mon rôle de conseillère éditoriale en confiant la rédaction de ce livre à « une autre que moi ». J'avais du mal. Je peinais. Une petite voix, en moi, me susurrait que c'était à moi de le faire. Je me disais : « Je vais écrire un seul des témoignages sur les deux. » Je me disais : « Je n'aurai pas le temps. »

En réalité, j'avais du chagrin depuis des mois. Ma mère, dans sa quatre-vingt-treizième année,

* *Le Roman de Molly N.*, Charleston, 2020.

commençait à entrer dans sa nuit avec beaucoup d'anxiété, et réclamait beaucoup la présence de ses filles. Dans ce contexte, comment consacrer du temps à rencontrer des femmes du même âge qu'elle, fussent-elles des héroïnes de la Résistance, sans me sentir coupable de n'être pas auprès d'elle ?

Alors, j'ai laissé un peu traîner... Je passais des coups de fil. Je cherchais une « plume ». Je disais : « C'est un projet formidable, que j'aurais tant aimé réaliser. On pourrait peut-être le faire ensemble. »

Et puis, les événements se sont précipités. Après quelques semaines d'un déclin assez brutal, Maman s'en est allée, la nuit du 3 janvier 2020.

La question du livre s'est posée à nouveau. Un jour, Barbara Astruc, mon éditrice me convainc : « Pourquoi ne prends-tu pas en charge tout le livre, puisque tu en as envie ? »

Notre propre désir est parfois obscurci par les multiples circonstances, événements, agressions du réel. Il nous faut alors écouter d'autres voix, nous reposer sur les âmes bienveillantes.

Dans la minute qui a suivi la disparition de ma mère, devenue brutalement orpheline et, du même coup, en manque de relations avec nos « aînés », avec cette douceur, cette sagesse, cette tendresse propres aux très

âgés, je suis revenue sur ma décision. J'allais rencontrer les Résistantes, j'allais écrire ce livre.

J'étais saisie du vertige des endeuillés – ce fameux « plus jamais »... Je repensais à ma mère, âgée de treize ans pendant la guerre, en Alsace ; je repensais à ses souvenirs d'adolescence, quand, terrorisée par les bombes, elle a dû passer le brevet, le masque à gaz accroché au dossier de sa chaise, au cas où... Je repensais à ce jour, un an plus tôt, où j'avais sorti mon dictaphone, en lui disant : « Maman, maintenant, raconte-moi, s'il te plaît. La guerre, Bossendorf. Où étais-tu exactement, quand ça a débuté ? »

J'ai décidé de le faire aussi pour mon père, disparu en 2012, dont j'ai appris, assez tardivement, qu'il avait été lui aussi Résistant au sein des FFI (Forces françaises de l'intérieur). Il n'avait, de son vivant, laissé échapper que quelques bribes de son histoire, respectant lui aussi ce fameux silence, dont Odile et Michèle parlent si bien.

Et puis, sur la fin de sa vie, de retour d'une énième intervention chirurgicale, l'esprit encore embrouillé, et embrouillardé, aurais-je envie de dire, il m'a aperçue et m'a demandé d'enquêter. « Toi qui es journaliste et écrivain, tu dois en parler. » « Mais de quoi ? » Il a haussé les épaules : « Les Allemands, bien sûr. Tu ne peux pas savoir ce qu'ils préparent. C'est quelque chose d'énorme. » Les effets des produits anesthésiants ? Cela ressemblait pourtant, pour moi, à une mission filiale. En me désignant comme « enquêtrice », il m'avait

mise, sans le savoir, sur la voie de la Résistance. Celle qui m'a conduite à investiguer sur le cas de Molly N., et à écrire, enfin, ce nouveau livre.

Ma mère a répondu à mes questions – du bout des lèvres, comme si le secret de son mari perdurait encore. Engagé très jeune à Laval, en Mayenne, auprès des FFI, mon père a contribué à la fabrication de faux papiers d'identité. Combien en avait-il réalisé ? Elle ne savait pas. Elle s'est levée, a ouvert le placard qui contient tous les documents de famille, en a tiré une chemise baptisée « A.C. », dont elle a extrait une carte d'identité – celle d'André Casalin, le nom de guerre de mon père, André Carquain, dont le visage juvénile, à vingt ans, me rappelle celui de mon fils. Et elle me raconte sa cavale. Un jour, au lycée Saint-Louis, où il est scolarisé, on l'avertit que « les Allemands sont à ses trousses ». Il est parti ce jour-là sans demander son reste, regagnant rapidement la chambre de bonne où il a préparé son baluchon, direction la ferme des cousins, en Mayenne. Il y restera caché six mois, dans la clandestinité. Pendant ce temps, M^{me} C., sa logeuse, sera arrêtée par la Gestapo, interrogée et incarcérée quelque temps à Fresnes.

Avec la levée du secret, soudain, la mémoire me revient. Je me suis souvenue de ces visites, annuelles, chez M^{me} C., bailleresse et logeuse de mon jeune père. Je me rappelle cette émotion entre eux, palpable, mais dont je ne parvenais pas, toute petite, à saisir la cause ; de leur poignée de main prolongée ; de ma mère, à la fois émue et exclue de cette relation si mystérieuse.

Je me souviens que nous posions des questions sur elle, et que, d'une année sur l'autre, nous oubliions les réponses. Je me souviens des petits biscuits ramollis qu'elle nous proposait alors, à nous, les trois filles d'André, que nous plongeions dans nos verres de « faux porto » à la grenadine. M^{me} C. était en réalité – je l'ai compris en écoutant Michèle – quelqu'un de sa « seconde famille », de celles qui ont hébergé, aidé les Juifs ou les Résistants.

Il faut toujours se méfier des livres sur lesquels on résiste.

Ils viennent vous tirer par la manche, vous réveiller la nuit, ils ne vous laissent jamais tranquille. On les regarde de loin, on les évoque du bout des lèvres, on ferme les yeux pour les oublier, mais l'image persiste et ne s'efface pas. Ce sont les livres que l'on rêvait de faire, enfant.

Il faut toujours se méfier des signes qui viennent vous alerter, allumer de petites lumières sur votre chemin. Je suis devenue, au fil des livres, une chasseuse de hasards – qui ne sont que des rendez-vous déguisés. J'ai appris à décrypter les signes d'encouragement qui viennent vous conforter pendant la rédaction d'un roman. Ou de tout autre livre.

J'habite dans le même immeuble que ma chère amie Viviane de Boutiny, fille de Denise Vernay-Jacob et grande Résistante. Je n'ai pas connu la mère de Viviane,

j'ai entraperçu son père, mais elle-même est devenue une amie. Et c'est Viviane, qu'elle en soit ici remerciée, qui m'a mise en contact avec ses amies Michèle Agniel et Odile Benoist-Lucy.

Le mercredi 10 octobre 2018, Viviane m'a invitée au square Marco Polo, tout près du jardin du Luxembourg, avenue de l'Observatoire, à l'inauguration de l'allée baptisée en hommage à sa mère, Denise Vernay, Miarka dans la Résistance. J'étais présente aussi à l'inauguration de la salle qui porte son nom, à la DILA, ce 24 juin 2019.

J'y ai rencontré, pour la première fois, fugacement, Michèle et Odile. Les dernières Résistantes forment une famille, hélas de plus en plus clairsemée, et ne rateraient pour rien au monde le rendez-vous de l'Histoire.

Toutes les deux, conscientes de l'urgence du temps qui passe, m'ont immédiatement donné leur accord pour le livre.

L'une comme l'autre ont un agenda de ministre : elles partagent maintenant l'essentiel de leur temps entre leur famille et les « scolaires » qui viennent leur rendre visite – pas plus d'une fois par semaine. Elles ont l'intelligence, aussi, de se ménager... Même si, une fois parties dans la narration de leurs souvenirs, elles sont infatigables !

Quand je téléphone à Michèle, je force ma voix, je me présente en exagérant mon articulation et en

parlant bien fort, comme on s'adresse à une dame âgée de quatre-vingt-quatorze ans que l'on imagine un peu dure d'oreille. D'une voix claire, bien timbrée et flûtée, elle m'indique aussitôt le chemin de sa maison : « C'est très simple, au pied du RER ! » Je me demande alors, furtivement, s'il lui arrive encore de prendre le RER. Elle semble si vigoureuse que ça ne me surprendrait pas tant que cela.

Notre premier rendez-vous, avec Barbara Astruc, a lieu en février 2020, chez elle, à Vincennes, dans une banlieue cossue à l'est de Paris. Vincennes : déjà un petit air de province, avec les oiseaux qui pépient, les rues piétonnes, le calme de la rue de la Paix.

Arrivée au pied de la résidence, je sonne à l'interphone, Michèle m'avertit : « Je descends. » Je vois arriver une dame aux cheveux blancs comme neige, aux yeux espiègles, vêtue simplement d'un pantalon, d'une chemise et d'un gilet. Bien campée sur ses deux jambes, sans l'aide d'une canne, elle nous accueille et nous conduit chez elle.

Le salon est cosy, une ambiance campagne à Paris, avec table ronde en merisier qui invite aux réunions de famille, petite bibliothèque vitrée, balcon « en fougères » et en fleurs, et table basse avec ordinateur, téléphone et petit répertoire d'adresses... Michèle a tout préparé, comme elle le fait avec les élèves qu'elle a si souvent rencontrés dans leur classe et qu'elle reçoit désormais chez elle. J'observe à la dérobée deux gros classeurs,

sur la table basse, remplis de trésors – photographies d'époque, documents, dont certains très précieux, comme ce foulard en soie imprimé de la cartographie précise de la région que les aviateurs fourraient dans leur poche avant de sauter en parachute pour rejoindre la terre ferme.

Michèle nous parle, ce jour-là, pendant deux heures et demie d'affilée, sans un signe de fatigue. Au moment où nous abordons la déportation à Ravensbrück, cependant, son regard se voile, son souffle se fait plus court. Nous lui proposons de prendre congé, et elle répond d'un rire entendu : « Oh, oui, je pense que la déportation vaut bien une séance à elle seule ! » Jamais, jamais, Michèle ne parlera de fatigue. Sinon pour évoquer la mienne ! « Vous avez l'air épuisée. Il faut dire que je suis si bavarde. » J'ai cru qu'elle plaisantait, ce jour-là...

Je rencontre Odile, pour la première fois, quelques jours plus tard. Changement d'ambiance – Odile vit près des Invalides, dans le quartier des ministères. Je me suis trompée d'arrêt de bus, je dois marcher très vite pour arriver à l'heure. Raté. Cinq minutes avant le rendez-vous, Odile m'appelle, comme si j'étais déjà en retard : « Nous avons rendez-vous aujourd'hui, n'est-ce pas ? » Je reconnais bien là la ponctualité de la fille d'officier.

Je me précipite, je cours, j'arrive en sueur. Odile rit : « Oh, vous êtes déjà en vrac. » Je n'en crois pas mes yeux. Tout comme Michèle, Odile marche sans

canne. Longue, fine, élégante, elle a les yeux d'un bleu transparent, une coupe au carré châtain, un serre-tête... Elle porte un pantalon à plis et des derbies lacés.

Nous nous installons dans le salon cosssu, à côté d'une table roulante où nous attendent un magnifique service à thé en argent et des biscuits. Odile dédaigne notre invitation à s'asseoir sur le canapé (« Non, c'est pour vous. »), auquel elle préfère le fauteuil.

Deux expériences complémentaires, deux femmes différentes – l'une a été déportée dans l'un des plus terribles camps, Ravensbrück, l'autre a effectué un périple inhumain et exténuant de prison en prison, travaillant contre son gré pour la Wehrmacht, l'armée allemande.

Et puis, la période du confinement est arrivée... Ce sale virus, que l'on a comparé à notre ennemi, notre pire ennemi – ce moment qualifié de « guerre ». Nous n'avons pu nous voir, longuement, qu'une seule fois, avant de poursuivre nos rencontres par téléphone. Et c'était à chaque fois une parenthèse enchantée.

Pendant ces deux mois de réclusion solitaire, j'ai remercié le supposé et hypothétique ciel d'avoir ce projet en cours. J'avais comme compagnes de geôle celles que j'ai appelées, non sans affection évidemment, « mes » Résistantes (« J'ai rendez-vous avec “ma” Résistante », disais-je). Il était nettement plus difficile, en revanche, de plonger dans des livres d'histoire tels

que *Ravensbrück*^{*}, qui m'ont rendue, littéralement, malade...

Après ces longues cinquante années de silence, brisé, certes, par leurs interventions auprès des écoliers et des étudiants, elles étaient l'une et l'autre enchantées de ce projet de livre. « Vous savez, nous disparaissions, les unes après les autres. Les Juifs se sont organisés pour faire vivre la mémoire de la Shoah, ils ont bien mieux su s'organiser pour faire rayonner leur culture. Nous, Résistants, nous n'y sommes pas vraiment parvenus. Un livre nous empêchera de tomber dans l'oubli. Parce que, vous savez, on est en train de nous oublier. », m'ont-elles dit à l'issue de ces entretiens.

Rassurez-vous, nous ne vous oublierons jamais.

* Germaine Tillion, *Ravensbrück*, Seuil, « Points Histoire », 1988.

PREMIÈRE PARTIE

Faire quelque chose...

Qui êtes-vous, Michèle Agniel ? D'où venez-vous ?

Je suis née le 11 juin 1926, d'un père hollandais et d'une mère française. Mon père, Gérard Moet, était un ancien combattant de la guerre de 1914, un admirateur de la France, qui s'était engagé sous les ordres du général Pétain, à vingt-deux ans, après trois ans de service militaire. Papa était d'une nature plutôt réservée, très affectueux sous des dehors pudiques. Après ses études secondaires, juste avant son service, il était entré à l'agence de Bourse Thorp. Je crois qu'il avait beaucoup souffert pendant la guerre, mais il n'a jamais parlé des horreurs qu'il avait pu voir. Il avait en tout cas une grande admiration pour le maréchal Pétain.

Ma mère, Geneviève, elle, était une très jolie jeune femme, gaie, enjouée, pleine d'humour, dotée d'un caractère très affirmé. Excellente élève, elle avait suivi ses études en Angleterre, ce qui était très rare à l'époque. Elle en était revenue à quatorze ans, lors de la déclaration de la guerre de 1914. Mais ce qui lui plaisait, de toute façon, plus que la langue anglaise, c'était le dessin. Elle avait un sacré coup de crayon et aurait voulu devenir peintre.